



HAL
open science

Les enjeux de la vitalité du francoprovençal en Vallée d'Aoste

Natalia Bichurina

► **To cite this version:**

Natalia Bichurina. Les enjeux de la vitalité du francoprovençal en Vallée d'Aoste. DJORDJEVIC LÉONARD Ksenija; LEONARD Jean Léo; SCETTI Fabio. Vitalité sociolinguistique des langues des massifs montagneux. Alpes et Caucase, Aracne, pp.41-59, 2022, Lingue d'Europa e del Mediterraneo, 979-12-218-0377-8. 10.53136/97912218037783 . halshs-04137624

HAL Id: halshs-04137624

<https://shs.hal.science/halshs-04137624>

Submitted on 22 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Les enjeux de la vitalité du francoprovençal en Vallée d'Aoste

Natalia Bichurina, Université Sorbonne Nouvelle / Lacito, Paris,
France

La région autonome de la Vallée d'Aoste est connue comme un endroit exceptionnel où le francoprovençal, disparu de la pratique quotidienne presque partout ailleurs sur son aire linguistique historique, jouit d'une vitalité importante. Dans cette contribution, après avoir analysé les facteurs favorables au maintien du francoprovençal, je me pencherai sur les idéologies linguistiques des enseignants qui peuvent empêcher sa transmission intergénérationnelle, ainsi que sur les pratiques des jeunes. S'inscrivant dans le courant de sociolinguistique critique, cette étude se base sur l'observation participante pendant 27 mois consécutifs dans une commune valdôtaine, 4 mois dans une autre, et des séjours de 5-7 jours dans trois autres communes. D'autres données analysées proviennent des ateliers pour les enseignants valdôtains et transfrontaliers (5 ateliers de 2 jours, 60 participants, 80 heures d'enregistrement audiovisuel).

La regione autonoma della Valle d'Aosta è conosciuta come un luogo eccezionale dove il francoprovenzale, scomparso come pratica quotidiana quasi ovunque sulla sua area linguistica storica, presenta una vitalità importante. In questo contributo, dopo aver analizzato i fattori propizi al mantenimento del francoprovenzale, mi concentrerò sulle ideologie linguistiche degli insegnanti che possono ostacolare la trasmissione intergenerazionale, così come sulle pratiche dei giovani. Iscritto nella corrente della sociolinguistica critica, questo studio si basa sull'osservazione partecipante praticata durante 27 mesi consecutivi in un comune valdostano, più 4 mesi in un altro comune, e durante soggiorni di 5-7 giorni in altri tre comuni. Altri dati analizzati provengono dai laboratori per insegnanti valdostani e transfrontalieri (5 laboratori di 2 giorni, 60 partecipanti, 80 ore di registrazioni audiovisive).

The Autonomous region of Aosta valley is known as an exceptional place where Francoprovençal, which has disappeared from everyday practice almost everywhere throughout his historical linguistic area, still has a high degree of vitality. In this paper, I analyse the factors which played in favour for its maintenance and then question teachers' language ideologies that might prevent its intergenerational transmission, as well as youth's practices. Drawing on the critical sociolinguistic approach, the study is based on participant observation during 27 consecutive months in one municipality, 4 months in another one and 5-7-day stays in three other municipalities. Other data analysed here come from workshops for Valdôtain and transborder teachers (5 two-day workshops, 60 participants, 80 hours of audiovisual recording).

1. Introduction

La région autonome de la Vallée d'Aoste (VdA) en Italie est connue comme un endroit exceptionnel où le francoprovençal, disparu de la pratique quotidienne presque partout ailleurs sur son aire linguistique historique, entre l'Italie, la France et la Suisse, jouit d'une vitalité importante. En ce sens, parler des enjeux de vitalité du francoprovençal semble paradoxal à plusieurs locuteurs, comme le révèle, par exemple, cette

conversation entre les enseignantes des écoles valdôtaines (en présence des locuteurs suisses) :

(1) AL Me la réalitòu de me, me lo parlo [lo patoué], le botcha de me lo parlon. Lo botcho l'é alloù à l'écoula a treis an, l'italien lo sayé pa.

DD Oué, ma se te pense AL. a l'écoula le noutra botcha avoué qui predzon patoué ?¹

Les observations de terrain vont dans le même sens que la réplique de DD, témoignant de la substitution linguistique au profit de l'italien dans les villes, ainsi que dans les communes de la haute-montagne qui abritent des stations touristiques et ont un nombre assez conséquent de migrants, en provenance d'autres régions italiennes ou de l'étranger. Simultanément, dans les communes de la moyenne montagne le francoprovençal reste la langue privilégiée des interactions quotidiennes dans tous les domaines.

Dans cette contribution, dans un premier temps, j'aborderai les facteurs qui ont permis, à mon sens, le maintien du francoprovençal en VdA, tout en réfléchissant aux enjeux actuels respectifs. Cette étude s'inscrit dans la démarche de sociolinguistique critique et se base en particulier sur l'observation participante pendant 27 mois consécutifs dans une commune valdôtaine, 4 mois dans une autre, et des séjours de 5-7 jours dans trois autres communes.

Ensuite, je me pencherai sur les idéologies linguistiques qui peuvent empêcher la transmission du francoprovençal, en analysant trois études de cas, liées aux pratiques des jeunes. Le premier cas concerne une école maternelle de moyenne montagne, où j'ai mené des activités hebdomadaires avec des enfants de 3-5 ans pendant 6 mois. Pour le deuxième, j'analyserai le discours des enseignants valdôtains lors d'ateliers transfrontaliers que nous avons conçus, avec le Centre d'études francoprovençales de Saint-Nicolas (Cefp), avec le double objectif de documentation de la langue vivante et de formation des enseignants pour la transmission de la langue (5 ateliers de 2 jours, 60 participants, 80 heures d'enregistrement audiovisuel). Ces ateliers interactifs étaient basés sur la transmission horizontale du savoir et favorisaient des interactions

¹ AL Ma réalité à moi c'est que moi je le parle [le francoprovençal], mes fils le parlent. Mon fils est allé à l'école maternelle à trois ans, il ne connaissait pas l'italien.
DD Oui, mais si tu penses, AL, à l'école, nos enfants avec qui est-ce qu'ils parlent patois ?

spontanées dans une diversité de situations (voir Bichurina & Dunoyer 2019). Pour le troisième cas j'aborderai le Concours Cerlogne, un concours scolaire dédié au francoprovençal (participation comme membre du jury, puis comme experte invitée pour les journées de formation des enseignants).

Enfin, je discuterai la créativité des jeunes, ainsi que leurs choix linguistiques au quotidien pour réfléchir aux sens qu'ils attribuent aux pratiques du francoprovençal.

2. L'aménagement de montagne et le maintien du francoprovençal

La vitalité du francoprovençal en VdA est souvent vue de l'extérieur comme étant due à la politique linguistique de l'Italie, et notamment à sa protection des « langues et cultures » de douze « minorités linguistiques historiques », dont le francoprovençal, par la loi de 1999 (Loi 482/1999). Cependant, les retombées concrètes de cette politique dans la région sont peu nombreuses (voir Bichurina 2019 : 78-83). Le francoprovençal n'a pas de statut officiel, pas de standard reconnu² et il n'existe pas d'enseignement ni *en* francoprovençal, ni *du* francoprovençal à l'école, outre les activités facultatives de préparation au Concours Cerlogne.

Comme je vais démontrer, le maintien du francoprovençal en VdA est dû aux particularités de l'organisation sociale et de la gestion du territoire alpin. Comme dans d'autres régions de montagne, la structure de la communauté valdôtaine est caractérisée par les réseaux sociaux denses et multiples (contrairement aux liens sociaux distendus des individus mobiles dans des zones moins élevées, et surtout des grandes villes). Selon la thèse désormais classique des Milroy (Milroy et Milroy 1985), les réseaux de ce type sont plus conservateurs en ce qui concerne le changement linguistique ; les observations de terrain permettent d'affirmer qu'il en va de même pour la substitution linguistique (Bichurina 2019 : 178). Simultanément, dans les régions alpines, une différence considérable dans des pratiques

² En VdA, la graphie la plus répandue est celle du Bureau régional pour l'Ethnologie et la Linguistique, dite Graphie BREL [<https://www.patoisvda.org/ecrire-francoprovençal/>] ; les transcriptions dans cette contribution s'inspirent de ses principes, les personnes citées s'identifiant le plus à cette graphie. Des graphies englobantes pour l'ensemble du domaine francoprovençal ont été proposées par Stich (2003) et Martin (2018), sans faire l'unanimité chez les locuteurs.

linguistiques peut être observée entre la VdA et les vallées alpines de la France et la Suisse voisines. Trois particularités peuvent expliquer cette différence.

2.1 Stations de ski et tourisme

Historiquement, le facteur qui a modifié d'une manière cruciale la société alpine a été la construction des stations de ski et des barrages. Ainsi, en Savoie, les pratiques du francoprovençal disparaissaient souvent avec la disparition physique des réseaux de communication, notamment à cause de la construction de grands domaines skiables sur les lieux des anciens pâturages et domaines agricoles. Les propriétaires de ces derniers – locuteurs du francoprovençal – ont dû les quitter pour être dispersés dans des villes au fond des vallées (selon les témoignages recueillis lors de mon enquête en Tarentaise). Le fonctionnement des domaines skiables est assuré par des travailleurs saisonniers venus de différents pays, tandis que leur gestion, dans la grande majorité de cas, est à la charge des sociétés privées qui ont souvent des sources de revenus extérieures à la zone de montagne, tels que, par exemple, des parcs d'attraction. Tout cela met en question le profit des stations pour le développement du territoire alpin.

Par contraste, les stations de ski valdôtaines (ski alpin et ski de fond) sont gérées localement, utilisant les terrains qui, en été, continuent à être employés pour l'élevage et l'agriculture. Ainsi le développement du secteur tertiaire contribue à l'économie communale, en complémentarité et non pas aux dépens du secteur agro-pastoral. Cela permet aux habitants locaux de trouver des sources de revenu sur place tout au long de l'année, en maintenant les réseaux sociaux locaux existants. Ainsi le même phénomène géré différemment a eu des effets opposés pour la structure de la communauté et les pratiques du francoprovençal dans ces deux cas de figure.

Pourtant, cette histoire n'a pas été sans conflit. Dans une conversation informelle avec certains Valdôtains (2021), j'évoquais mon voyage récent dans l'Altai, une république autonome montagneuse de la Fédération de Russie aux confins de la Chine, de la Mongolie et du Kazakhstan. À ma question de savoir si l'on y faisait du ski en hiver, les locaux restaient perplexes : « mais qui le ferait ? Les touristes ne viennent qu'en été ! ». De même, en période estivale, les randonnées en montagne seraient limitées

aux touristes, mis à part les pratiques de chasse dans la montagne comme type de socialisation masculine. Mes interlocuteurs valdôtains (âgés d'environ 50 ans) m'ont alors fait remarquer que la génération de leurs grands-parents avait des représentations similaires. Lorsque les premières stations de ski alpin ont apparues en VdA, pour les gens du pays, le fait de s'y rendre était presque un tabou.

Ce n'est pas par hasard que le premier mouvement qui revendiquait un statut officiel pour le francoprovençal, ou arpitan comme il était dénommé par le fondateur de ce mouvement (Harrieta 1976), le Mouvement *Harpitanya*, est apparu dans la période du boom des stations de ski dans les années 1970. Aux dires des anciens membres, un des projets du mouvement, par la suite abandonné, visait à faire exploser la station de ski de Pila, vue comme perturbant la vie traditionnelle locale et l'économie agro-pastorale. De même, le barde arpitaniste Luis de Jyaryot, l'idole de la jeunesse de l'époque, critiquait dans ses chansons le changement brusque de l'économie locale : « *mersi bon Dyoe; te noz ye feyt la Rusya // e la venden a bokon i "mosyoe"!* » ('Merci Bon Dieu, tu nous as fait le Mont Rose // et nous le vendons par morceaux aux messieurs', de Jyaryot 1978).

Une cinquantaine d'années plus tard, ces conflits semblent dépassés. Aussi bien économiquement que socialement, le tourisme de montagne constitue désormais la partie centrale de la vie des communes de montagne valdôtaines. Aujourd'hui, de nouveaux enjeux se présentent, notamment les enjeux écologiques, avec le réchauffement climatique qui, entre autres, compromet les ascensions en été (chutes des rochers) et les pratiques des sports de neige (manque de neige). L'avenir de la société qui parle francoprovençal, et donc du francoprovençal, va dépendre des stratégies qui seront choisies dans ce domaine.

2.2 L'école

L'organisation de la scolarisation présente également des particularités remarquables. Par exemple, à Saint-Nicolas, la commune de quelques 320 habitants située à 16 km de la capitale régionale, avec un chef-lieu à 1200 mètres, il y a les écoles maternelle et élémentaire. Pendant mon enquête de terrain (2015-2017), ces écoles étaient fréquentées, entre autres, par les enfants des hameaux voisins de la commune de Saint-Pierre : une commune dix fois plus peuplée (3 200 habitants) avec un chef-lieu au fond

de la vallée centrale. Une telle décentralisation (contrairement au cas où tous les enfants descendraient dans une ville du fond de vallée) permet de maintenir les pratiques de la langue locale. Selon les enseignantes de l'école maternelle, « ça vient spontanément » de parler en francoprovençal aux enfants qui le voient comme la langue la plus intime et dont certains ne parlent ni l'italien, ni le français au début de l'école ; les enfants jouent en francoprovençal, y compris avec certains copains de classe dont les parents sont non-Valdôtains.

Cependant, la situation varie largement : dans des communes plus grandes de la vallée centrale, avec un nombre plus important d'immigrés la langue commune devient l'italien, comme cela a été le cas dans des situations similaires partout dans le monde. Ainsi l'une des enseignantes parle de sa fille :

(2) NS Tanqu'a tres an predzave maque en patoué. A tres an a l'asilo gneun predzave patoné, adon ara lo compren benissimo, però lo predze pa.³

Cette dernière observation nous amène à aborder la question de la gestion de la migration.

2.3 L'immigration

Parmi les facteurs en faveur du maintien du francoprovençal, on peut mentionner le fait que certains migrants l'apprennent, surtout dans les vallées latérales et des communes de moyenne montagne. Lorsqu'ils le font, ces nouveaux locuteurs sont perçus positivement par les locuteurs natifs (expérience personnelle, entretiens ; voir Dunoyer 2010 ; Bichurina 2019) et sont tout de suite inclus dans les réseaux de socialisation locaux.

Cependant, l'apprentissage d'une variété communément dénommée *patois* est loin d'être le cas de tous les migrants. Aussi l'apprentissage de la langue officielle du pays d'accueil semble évident, aussi improbable peut paraître celui d'une langue locale minorée, jamais exigé officiellement, non prévu à l'école.

³ NS Jusqu'à l'âge de trois ans elle ne parlait qu'en patois. À trois ans à l'école maternelle personne ne parlait patois, et donc maintenant elle le comprend très bien mais ne le parle pas.

Dans les études de plurilinguisme, on distingue les idéologies monolingues et plurilingues (*monoglossic vs. pluralist ideologies*, Fuller 2019 : 688). Les premières attribuent la valeur à une seule langue (qu'elle soit parlée par la majorité de la population ou non) ; les secondes mettent en valeur le plurilinguisme. Simultanément Fuller remarque : « *standard language ideologies often prevail under both monoglossic and pluralist discourses* » (Fuller 2019 : 688). En ce sens, en VdA la politique linguistique est basée sur la mise-en-avant du bilinguisme. Cependant, il ne s'agit que du bilinguisme en deux langues standard, l'italien et le français, avec leur enseignement à parité horaire (au moins, *de jure* : les pratiques réelles dépendent des compétences linguistiques de l'enseignant de telle ou telle matière) ; le francoprovençal, idiome non normé, n'a pas de place dans cette équation. S'il est reconnu dans la politique à visée plutôt patrimoniale, il n'a pas de place dans la politique plus large, notamment celle de l'éducation ou encore celle liée à l'intégration des migrants.

Un exemple personnel peut illustrer ce constat. Au bout de deux ans de résidence continue en VdA, j'ai reçu une lettre de la Présidence de la Région autonome, m'exigeant à prouver, sous un délai de 14 jours, mon « intégration » dans la communauté, notamment en prouvant la « *conoscenza della lingua italiana e della cultura civica* » (maîtrise de la langue italienne et de la culture civile). Outre ce point majeur, il était possible de recevoir des points pour toutes sortes d'autres acquis, par exemple, pour le fait de se rendre chez un médecin. Cependant, aucun point ne favorisait la connaissance du francoprovençal (ni, d'ailleurs, du français) ou de la culture locale. La lettre même, ainsi que la documentation jointe, étaient écrites entièrement en italien (avec pour seuls mots en français « Présidence de la Région » et le nom du département). Parallèlement, lors de mon séjour j'ai reçu quelques appels m'invitant à m'inscrire aux cours d'italien ; à ma remarque qu'entre-temps j'avais soutenu une thèse de doctorat dans une université italienne, on me répondait : « mais il y a des cours d'approfondissement ! ». Comparée à mon expérience de vie en VdA, cette insistance sur l'italien, ancrée dans l'idéologie des États-nations modernes (Le Page 1997 [1988] : 24 ; Romaine 2019), était paradoxale, tant son usage était marginal à l'échelle communale.

La question de l'enseignement, formel ou informel, d'une langue qui est à la fois minorée, mais largement utilisée au quotidien, renvoie à la question de l'inclusion ou de l'exclusion sociale. En l'absence d'un système de

transmission, sa pratique active est régulièrement perçue comme hostile par les migrants (ou leurs enfants). Cependant, la non-transmission de cette langue aux migrants – ainsi qu’aux Valdôtains – est liée, lorsque c’est le cas, à un tout autre type d’idéologies linguistiques, qui seront analysées dans la prochaine section.

3. Idéologies linguistiques

Les idéologies linguistiques sont entendues ici comme des systèmes de pensée et des présupposés, partagés (à différents degrés) par les membres de la communauté linguistique, mobilisés et constamment renégoiés dans le discours (voir Silverstein 1979 : 193 ; Schieffelin, Woolard & Kroskrity 1998 ; Horner & Bradley 2019 : 298). Dans le cas valdôtain, ces idéologies sont souvent motivées par la politique linguistique régionale promue par le Bureau régional pour l’Ethnologie et la Linguistique, qui est, quant à elle, basée sur l’approche dialectologique mettant en avant le « patois de commune » comme unité d’analyse (Tuailon 2007) et la grande diversité des patois, dont on dénombre 71 pour une région qui compte quelques 123 000 habitants (le chiffre est basé sur le nombre de 71 communes où l’on parle francoprovençal).

3.1 Langue de commune

Pendant un semestre j’ai assuré des activités hebdomadaires autour des langues dans une école maternelle que fréquentaient 16 enfants, âgés de 3 à 5 ans. Avant de rencontrer les enfants, j’ai posé la question quant au nombre d’enfants patoisants aux institutrices. Selon elles, presque tous les enfants parlaient francoprovençal parce qu’ils venaient des « familles d’ici » ; une seule élève ne le parlait pas, parce que sa famille venait de Calabre. Pourtant cette élève avait fréquenté cette école depuis deux ans : une situation qui aurait semblé paradoxale, voire préoccupante s’il s’agissait d’une langue officielle. Une des enseignantes a mentionné néanmoins qu’il y avait un garçon qui « parle patois à tout le monde », et que la fille calabraise le comprenait bien. Mes observations ultérieures ont confirmé ces deux constats. Par exemple, une fois lorsqu’on apprenait l’anglais (la langue à l’apprentissage de laquelle la communauté locale attribuait le plus d’importance), un des enfants devait nommer sporadiquement des parties du corps et les autres devaient les toucher. Une fille chuchotait alors les traductions en francoprovençal : spontanément, c’était la langue qu’elle a

choisie pour tricher (et certainement pas pour exclure quelqu'un parmi les enfants).

Simultanément, même si la fille des parents calabrais comprenait bien le francoprovençal, elle ne l'utilisait jamais comme pratique active parce que personne ne s'attendait à ça. Ainsi, on apprenait à dire « bonjour » en une dizaine de langues (je montrais les photos de mes voyages et plus tard en voyant une photo les enfants devaient deviner le pays, le trouver sur la carte et dire « bonjour » dans la langue du pays) ; mais si, pour comparer, je demandais comment le dire en francoprovençal, d'habitude, ma question était réadressée à un enfant d'une famille locale. Comme si un enfant pouvait apprendre à dire « bonjour » en anglais, en russe ou en chinois, mais pas dans une langue qu'on parlait tout autour. Comme si c'était une langue « innée », transmise directement et tout entière avec le sang.

Lors d'une autre activité, nous apprenions les noms des couleurs. En montrant la couleur noire, j'ai demandé aux enfants comment ils la nommaient dans des langues qu'ils connaissaient. Après avoir évoqué *nero* en italien et *noir* en français, il y a eu une pause quant à la forme francoprovençale. Deux maîtresses étaient alors présentes. L'une a dit avec hésitation : « *me diyo nér* » (moi je dis *nér*) ; l'autre a suggéré : « *e me diyo nîr* » (et moi je dis *nîr*). À cela une fille de quatre ans a donné la seule réponse sociolinguistiquement correcte, en précisant qu'elle disait *nér* ou *nîr* selon à qui elle s'adressait : il s'est avéré qu'elle avait des grands-parents dans une autre commune. Une insécurité linguistique de ce genre chez les enseignants – celle de ne pas connaître « la forme juste », tout en supposant pourtant qu'elle devrait exister – n'empêche pas de parler la langue, mais elle empêche de la transmettre.

À ceci se joint le stéréotype qui empêche de passer d'une variété à l'autre. Il se manifeste régulièrement lors des ateliers de francoprovençal que nous avons organisés pour les enseignants des écoles valdôtaines (chaque fois nous invitions aussi quelques représentants d'autres métiers et d'autres régions de l'aire linguistique ; pourtant je me concentrerai ici sur les cas des enseignants). Ces enseignants étaient chargés d'enseigner des matières différentes, mais une grande partie d'entre eux étaient impliqués, dans leurs écoles respectives, dans la transmission du francoprovençal à travers des activités facultatives telles que la participation de leurs classes au Concours Cerlogne (voir *infra*). En absence de cursus spécifique préétabli, ce sont les

idéologies des enseignants qui jouent un rôle important pour que le francoprovençal puisse être transmis. J'explorerai ici en particulier les données qui émergent des discussions entre les participants clôturant chaque demi-journée d'atelier. Ces discussions semi-guidées étaient censées apprendre aux participants à interroger leurs propres habitudes langagières (et celles des autres), ainsi qu'à expliciter certaines idées reçues qui semblent partagées par tout le monde sans toujours l'être ou bien sans qu'on en soit conscients.

Lors d'une telle discussion, une enseignante de Valgrisenche qui travaillait à Challand évoquait son expérience :

*(3) CL Cen que dijon le dži de Challand quan te predže, te que t'é de Valgrisenche ?
EI E me compregnon pa ! E adon me fa predjë en italien. Fiyon ghenca l'effor de me comprende.
Me leur lo compregno bien. E poudrio anque prouvé caque cou a dire quaque mot en patoué de
Challand. Però la mina nonna m'a sempre deut : fa pa meclé le lenve. Te te predje lo patoué de
Valgrisenche e fa pa meclé. E me n'i pouire de lo meclé. E ço me freine una mia.
CL E cen que capite se te micle ?
EI Sé po !⁴*

Ainsi, il faudrait parler un « patois pur » d'une commune ou d'une autre, ou bien passer à l'italien. Traditionnellement les différences mineures entre les variétés pouvaient être actualisées pour tracer des frontières entre le nous et les autres – notre commune et les voisins. Dans certaines communes il existe un mot spécial pour désigner tous ceux qui ne sont pas de la commune, par exemple, les *déforans* (les gens de dehors). Néanmoins, dans le monde actuel une telle contrainte semble irréaliste. Dans certains cas, les gens peuvent avoir les grands-parents de deux à quatre communes différentes, avoir grandi dans une cinquième et travailler dans une sixième. L'insistance sur le « patois de commune » sert de fait de justification d'un

⁴ CL Et que disent les gens de Challand quand tu parles, toi qui viens de Valgrisenche ?
EI Eh ils ne me comprennent pas ! Et donc il me faut parler en italien. Ils ne font même pas l'effort de me comprendre. Moi je les comprends bien. Et je pourrais aussi essayer des fois de dire quelques mots en patois de Challand. Mais ma grand-mère m'a toujours dit : il ne faut pas mélanger les langues. Toi tu parles le patois de Valgrisenche et il ne faut pas mélanger. Et moi j'ai peur de mélanger. Et ça me freine un peu.
CL Et qu'est-ce qui va arriver si tu mélanges ?
EI Je ne sais pas !

ordre social où le rôle de la langue de communication plus large appartiendrait à l'italien.

3.2 Accommodation

Cependant, la stratégie de passer à l'italien avec les interlocuteurs d'une autre commune n'est pas la seule évoquée (ni la seule pratiquée, comme les observations le démontrent). Ainsi dans le cas de Cogné, une stratégie d'accommodation a été adoptée à l'échelle communale qui consiste au choix de passer du *cognèn* (patois de Cogné) au *piènèn* (patois de la plaine) si l'on parle à ceux en-dehors de Cogné :

(4) NN [No predzèn cen que] no disèn piènèn, pe no fere comprendre. Te te ren contcho que le dzan predzòn po come te, te ren contcho que te compregnon po.

AR Predzé pianen ce que vou dere ? Predzé tot pian ?

SE Na. [Montre la plaine avec la main.]

NN L'at un pont desot la comba de Cogné. Cice que vequeisson dou pont en bas son de Piènèn [...] Te te ren contcho que n'at un mouí, però lo tenn l'é différent de ci-là.

AR I é euna adaptachon de cognèn ?

NN Na, na, na.

CL E tcheu le Cognèn predzòn lo mémo piènèn ?

NN Na, na, na, no predzèn cen que nos arreuven a comprendre, tchica de un, tchica de atre.⁵

Ici on pourrait parler des niveaux d'appartenance : le *cognèn* marque l'appartenance à une commune ; le *piènèn* – celle à la région, ou plus précisément à sa communauté patoisante (la région en dehors de Cogné étant vu comme de la plaine). Pour marquer discursivement la frontière avec les non-Valdôtains, on utilise parfois en VdA l'expression *ba pe les*

⁵ NN [Nous parlons ce que] nous nommons *piènèn*, pour nous faire comprendre. Tu te rends compte que les gens ne parlent pas comme toi, tu te rends compte qu'on ne te comprend pas.

AR Et parler *pianèn* ça veut dire quoi ? Parler tout doucement (*tot pian*) ?

SE Non. [Montre la plaine avec la main].

NN Il y a un pont au-dessous de la combe de Cogné. Ceux qui habitent en bas du pont sont des *Piènèn* [les gens de la plaine]... Tu te rends compte qu'il y en a plein [de variétés différentes], mais la tienne est différente de celles-là.

AR C'est une adaptation du *cognèn* ?

NN Non, non, non.

CL Et tous les *Cognèn* parlent le même *piènèn* ?

NN Non, non, non, nous parlons ce que nous arrivons à comprendre, un peu des uns, un peu des autres.

Ivréye (littéralement ‘en bas vers les Ivrées’, ou ‘dans la plaine’, Ivrea étant la commune piémontaise à la frontière valdôtaine). Dans cette vision, le « nous » valdôtain engloberait toutes les variétés francoprovençales. À Cogné, on ne peut pas mélanger son patois avec d’autres, mais en mélanger certains autres ne semble pas présenter d’inconvénients.

Lors d’un autre atelier, une stratégie d’accommodation similaire est évoquée par une enseignante de Fénis, une autre municipalité où, à l’échelle communale, il existe une vision du manque d’intercompréhension entre la variété locale et les autres.

(5) PL *A me, pe esempio, me capente, visto que predzo lo patoné de Fénik, n’at bien que compregon po, beutto le s quan se po. E adon souven quan véyo que quaqu’un l’é tchica – que me – insomma me compren po amodo, beutto la s pai: ’ertso – tsertso, ’i cas – ci cas ... Perque se predjo tchica véloce, magari quaqu’un veun tchica perplessa.*⁶

Les données de communication spontanée enregistrée lors des ateliers permettent de distinguer, d’un côté, l’accommodation situationnelle et, de l’autre, régulière. La première concerne le niveau lexical : celui qui est le plus facile à repérer et à modifier, puisqu’il s’agit des changements non-systémiques (dans l’extrait 1 l’usage, en présence des Suisses, du lexème *parlà* vs. la variante valdôtaine *predzé* ‘parler’). Pour la seconde, il s’agit de modifications plus profondes du système linguistique : tel le coup de glotte [ʔ] du système phonologique de la variété de Fénis que la locutrice PL remplace systématiquement par le [s] qui lui correspond typiquement dans d’autres variétés. Dans certaines variétés valdôtaines, il peut aussi correspondre à l’aspiration, mais la forme avec [s] est considérée comme celle impliquant le moins de réduction et donc la mieux compréhensible ; c’est aussi la forme du *patoné de Veulla*, patois de la ville d’Aoste. Ce dernier fonctionne souvent de fait comme la « voix de nulle part », pour reprendre la définition de standard par Gal (2011 : 34) : aussi bien dans les cas des Fénisans et des Cognéens, que d’autres locuteurs susceptibles à modifier leur manière de parler selon l’interlocuteur et les circonstances.

⁶ PL A moi, par exemple, il m’arrive, vu que je parle le patois de Fénis, et il y a bien (de gens) qui ne (le) comprennent pas, je mets des *s* quand ça peut se faire. Et donc souvent quand je vois que quelqu’un est un peu – que moi – bref qu’on ne me comprend pas bien, je mets des *s*, comme ça : *’ertso – tsertso [je cherche], ’i cas – ci cas [ce cas]*... parce que si je parle un peu vite, peut-être ce quelqu’un devient un peu perplexe.

Des observations à d'autres occasions suggèrent que d'autres catégories socio-professionnelles pratiquent l'accommodation de ces deux types d'une manière plus continue : probablement, d'un côté, ils ont moins de poids d'idéologie de standard, et de l'autre côté, plus d'enjeux à se comprendre dans une langue vue comme celle des-nôtres. Ainsi un « locuteur caméléon » (Dunoyer 2018 : 190) comme un marchand de café peut modifier sa manière de parler dans chaque commune où il arrive pour vendre ses produits (observations de terrain).

Quoique ces pratiques soient régulièrement observables, discursivement l'existence d'un standard ou sa possibilité même est presque unanimement niée, au profit de la célébration de la diversité des patois. La plupart des enseignants se prononcent également contre un enseignement systématique du francoprovençal (questionnaires des ateliers). Pragmatiquement, un standard aurait pu permettre de développer un matériel pédagogique pour l'ensemble de la région, tandis que la sacralisation de 71 variétés régionales rend une telle perspective impossible.

Simultanément, l'expérience de dix jours entiers d'ateliers n'a fait ressurgir aucun problème d'intercompréhension effectif.

3.3 Interférence de l'italien

Si le code-mixing à l'intérieur du francoprovençal est mal vu, l'usage des éléments italiens dans le discours quotidien en francoprovençal est tellement omniprésent chez les locuteurs natifs qu'ils semblent ne plus y faire attention. Leurs pratiques sont caractérisées par l'interférence régulière à tous les niveaux linguistiques (Bichurina 2018). Curieusement, au cours des ateliers, ce sont les nouveaux locuteurs qui veulent assurer qu'il n'y a pas de code-mixing :

(6) YV ...i é fenque le tende a quadretti [...]
M_PDM Le ridó.
YV Le ridó ! Bravissimo ! Le ridó.
M_PDM Le ridó a caro.
JT Te pou allé foura que t'atregonn !⁷

⁷ YV ...il y a même des rideaux à carreaux [...]
M_PDM Des rideaux.
YV Des rideaux ! Bravo ! Des rideaux.

Dans cet exemple, la locutrice (native et active), YV utilise spontanément une expression italienne pour parler des rideaux à carreaux. Elle est alors interrompue par un nouveau locuteur actif, un enseignant piémontais, M_PDM, qui lui suggère un mot francoprovençal pour les « rideaux ». Elle l'accepte en l'appréciant. Pourtant lorsqu'il continue en suggérant également le mot francoprovençal pour « carreaux », une autre locutrice (native et active, et ancienne enseignante de l'école populaire du patois), JT l'envoie promener en riant. Il l'embrasse alors pour se réconcilier avec elle. Cet exemple illustre la tendance générale, selon laquelle les nouveaux locuteurs essaient de distinguer les codes en imaginant le plurilinguisme comme somme de plusieurs monolinguisms, alors que les locuteurs natifs dans leur parole au quotidien emploient un seul code constitué des éléments hétérogènes.

Les observations lors des travaux de jury du Concours Cerlogne témoignent de la même tendance. Ce concours scolaire est organisé tous les ans, depuis 1963, par l'Assessorat de l'éducation et de la culture de la VdA et par le Cefp. Selon une enseignante d'une vallée latérale où la plupart des élèves sont patoisants, le montage de vidéos présenté au concours par ses élèves, où s'entremêlaient des éléments du francoprovençal, de l'italien, du français et parfois du piémontais, représentait une « fresque vivante » de leurs pratiques linguistiques. Le manque de tentative de travailler sur leur langage n'est pas jugé négativement par certains experts non plus : « oui, mais ils parlent déjà ! » ; le francoprovençal serait donc une partie du répertoire qui ne serait pas enseignable ou améliorable.

Si l'on analyse ces données du point de vue de la distinction entre l'idéologie linguistique statique et dynamique (Sallabank & Marquis 2018 : 73–74), on constate ici une coexistence curieuse des deux : la parole en francoprovençal peut intégrer des éléments d'italien et du français, non seulement pour des néologismes, mais aussi, par exemple, pour des lexèmes qui semblent plus modernes (y compris, les termes de parenté, par exemple, *nonna* au lieu de *mama-grand* 'grand-mère', voir extrait 3), ce qui correspond à une vision dynamique de la langue qui évolue ; simultanément, toute interférence interne, avec d'autres variétés francoprovençales, est exclue, conformément à une vision statique du

M_PDM *Des rideaux à carreaux*.

JT Tu peux aller dehors, on t'attend ! [rires]

maintien de ses usages traditionnels, avec un ancrage fort dans la commune.

4. Pratiques linguistiques des jeunes

Quel avenir pour le francoprovençal dans la région où, d'un côté, la structure de la société et l'organisation de la vie subit des changements et de l'autre, des anciens stéréotypes quant à ses usages traditionnels sont maintenus ? En général, la question de savoir quelle serait la place du francoprovençal dans une nouvelle société n'a jamais été posée. Ainsi, par exemple, selon les représentations les plus répandues, ce serait la langue des paysans locaux. Cependant, il n'y a plus de paysans à proprement parler, et les agriculteurs-éleveurs ne représentent désormais qu'un pourcentage minuscule de la population. Le lien à la culture traditionnelle est-il pertinent pour les jeunes ou investissent-ils leurs pratiques du francoprovençal d'un autre sens ?

Les vidéos ironiques produites par Le Digourdi, compagnie de théâtre de Charvensod, près d'Aoste, jouent sur la juxtaposition entre la tradition et la modernité. La popularité de leurs chansons humoristiques témoignent du fait qu'une telle vision sait parler à d'autres jeunes. Ainsi la chanson de 2019 Tsarvensou Lidò (Charvensod Lido, avec 62 543 vues au 23.08.2022)⁸, parodie à Ostia Lido de J-AX, tube de l'été 2019, met en scène des jeunes qui choisissent de rester en VdA plutôt que d'aller en vacances à la mer. Le refrain commence par ces paroles : « *ma senque te me di / de alé ià de inque / mé eun vacanse resto a Tsarvenson a djou i pétanque...* » (Mais qu'est-ce que tu me dis / de partir d'ici / moi en vacances je reste à Charvensod à jouer à la pétanque).

Une vidéo carnavalesque fait référence à toute une série des traditions locales, culinaires (*la crotta* 'le cave', saucisses, boudin, vin,...) ou culturelles : *Printemps* qui implique le Printemps théâtral ; un jeune homme déguisé en coq faisant référence à la foire de Saint-Ours et les mentions de *la Veillà*, la veillée de Saint-Ours ; la mise en scène humoristique des combats de vaches, référence aux batailles de reines ; le jeu populaire *lo fiolet* ; *lo téatro en patoué* (le théâtre en patois) ; et même les rubans tricolores

⁸ Cf. [<https://www.youtube.com/watch?v=lf70gmml1lQ&t=115s>] (consulté le 23 août 2022).

qui, malgré l'apparence d'être motivés par des idéologies d'État-nation, font référence à la fête de conscrits qui, à 18 ans, marque l'entrée des adolescents à l'âge adulte. Les aspects naturels figurent avec la même fonction d'ancrage local (dans le refrain « *lévo le jeu e voilà vèyo la Becca* », 'je lève les yeux et voilà je vois le Pic de Nona'). Ces pratiques locales sont opposées à celles d'un monde globalisé (« *na B&B, ouè mayèn* », 'non au B&B, oui à la maison de l'alpage'). L'effet ironique est acquis par un mélange d'éléments traditionnels et modernes (les attributs de la plage comme le spritz, la tenue vestimentaire de certains acteurs, les piscines avec des dauphins gonflables, etc.)

Les commentaires évoquent un ancrage communal, mais aussi régional :⁹

(7) Me si de Pollein, mi fien que pe ci cou no consideren tcheut comme valdoteins, que eun villadzgo ou l'atro vou pa à la mer égal

Le Digourdi : No sen tcheutte pe le vacanse eun chi-no!¹⁰

Pour revenir à la mention de la fête des conscrits, lors de l'enquête de terrain certaines personnes me mentionnaient que souvent les jeunes qui ne parlaient pas ou plus (depuis l'entrée à l'école) le francoprovençal, commençaient à le parler à cette occasion (le fait de parler francoprovençal serait un attribut d'être un homme au même titre que le fait de boire de l'alcool, par exemple). Le francoprovençal étant, en-dehors du cadre familial, surtout la langue de socialisation masculine (et l'espace public dans les villages étant majoritairement masculin), cette attitude est typique de jeunes hommes. Les groupes de filles parlent plus souvent entre elles en italien, d'après mes observations (même si certaines en sont moins conscientes que d'autres). Selon une jeune femme de trente ans : « on ne peut pas laisser de côté toutes les années de l'école où l'on se parlait en italien et revenir vers l'âge de la première enfance ».

D'une manière similaire, à Evolène, la seule commune suisse où le francoprovençal est pratiqué au quotidien par tous les groupes d'âge, un jeune dont le père était français et dont les parents parlaient donc en français en famille, a appris le francoprovençal avec ses copains

⁹ Les graphies personnelles des internautes sont conservées.

¹⁰ Moi je suis de Pollein, mais cette fois-ci nous nous considérons tous comme des Valdôtains, que ce soit un village ou un autre, on ne va pas à la mer tout pareil
Le Digourdi : Nous sommes tous pour les vacances chez nous !

adolescents. C'est en francoprovençal qu'il salue les gens rencontrés dans la rue. Alors qu'un homme présent à une de telles occasions me commente : « tu comprends, pour être un vrai gars d'Evolène il faut parler patois ! » (Observations 2022).

Dans une famille valdôtaine, il était décidé que la mère parlerait aux enfants en français et le père en francoprovençal. Lorsque les garçons avaient 7, 10 et 14 ans et qu'ils restaient avec la mère, ils ont demandé qu'elle leur parle en patois, « au moins en public », parce que sinon ça les gênait : on les prenait pour des touristes dans leur propre vallée. Désormais, ils ne parlent qu'en francoprovençal avec toute la famille, y compris leur mère ; si normalement ils passent d'une variété à l'autre selon les interlocuteurs, avec leur mère ils ont choisi de parler la variété du père, parlée aussi entre eux, et non celle de la mère et de leur commune de résidence actuelle. Contrairement à cette dernière, commune proche de la capitale, le village paternel qu'ils avaient quitté est un village d'une vallée latérale caractérisé par une identité locale particulièrement forte. Le choix de la langue du père est ressenti donc comme une tentative de guérir le mal d'un départ vécu comme un déracinement.

5. Conclusion

Les facteurs qui ont assuré la vitalité du francoprovençal en VdA dans le passé ont été liés surtout à un certain type d'organisation sociale qui s'y pratique. Quoiqu'ils restent toujours pertinents, le changement de la réalité sociale, dont le fonctionnement économique lié au tourisme de montagne, forcerait à réorganiser la vie socio-économique et donc à renégocier la place du francoprovençal.

Simultanément, tandis que les représentations quant à sa vitalité persistent, l'analyse des idéologies linguistiques dégage certaines tensions. La vision d'une « langue naturelle » et presque « innée » renvoie à la question d'appartenance à la communauté ou l'exclusion sociale, quoique involontaire. Une idéologie de « patois pur de commune » suggérant qu'on ne peut pas mélanger les variétés différentes est une contrainte incompatible avec la réalité des migrations internes et externes. Le refus de recours à un standard, pourtant pratiqué par plusieurs dans la vie quotidienne, laisse les enseignants et les apprenants sans repères quant à la norme et sans matériel pédagogique. Avec ceci, il est important de

souligner que les enseignants dans cet échantillon sont ceux qui dédient leur temps au maintien du francoprovençal.

Les jeunes mêmes semblent moins contraints par ce type d'idéologies, dans leurs tentatives de dépasser (sans pourtant le perdre) un lien étroit avec la culture traditionnelle ou un ancrage communal. Les frontières pertinentes – linguistiques et sociales – seraient plutôt celles entre le domaine francoprovençal et le monde italoophone ou francophone.

Avec toutes les précautions quant aux pronostics sociolinguistiques, on peut hypothétiser que c'est une nouvelle vision de la société alpine et une approche holistique à l'aménagement territorial de montagne en tenant compte des défis d'aujourd'hui qui permettrait de maintenir les usages d'une langue minorée comme le francoprovençal.

Références

- BICHURINA, Natalia. 2019. *L'émergence du francoprovençal : langue régionale et communauté autour du Mont-Blanc*. Pessac : Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine.
- BICHURINA, Natalia. 2018. « Francoprovençal as social practice: Comparative study in Italy, France and Switzerland ». *International Journal of the Sociology of Language* 249, Berlin & Boston : Mouton de Gruyter, p. 151-165.
- BICHURINA, Natalia, DUNOYER, Christiane. 2019. « A propó de la revitalisachon du francoprovençal : mecanismos de comunicachon é transmichon de la lenga foura d'eun cadre formel ». In : BARRIERAS, M. & C. FERREROS, (éds.). *Transmissions. Estudis sobre la transmissió lingüística*, Barcelona : EUMO, p. 101-114.
- DUNOYER, Christiane. 2018. « Pratiques linguistiques et représentations identitaires autor de l'intercompréhension ». *International Journal of the Sociology of Language*, 249, Berlin & Boston : Mouton de Gruyter, p. 183-197.
- DUNOYER, Christiane. 2010. *Les Nouveaux patoisants en Vallée d'Aoste : de la naissance d'une nouvelle catégorie de locuteurs francoprovençaux à l'intérieur d'une communauté plurilingue en évolution. Étude anthropologique*. [Aoste] : Région autonome Vallée d'Aoste, Assessorat de l'éducation et de la culture.
- DE JYARYOT, Luis. 1978. « Merci Bon Dieu ». In : DE JYARYOT, Luis, *La Noëlà tradixon*, album musical.
- HARRIETA, Joze. 1976. *La lingua arpitana (francoprovenzale): con particolare riferimento all lingua della Val di Aosta*. Romano Canavese : Ferrero.

- FULLER, Janet. 2019. « Anthropology ». In : DARQUENNES, Jeroen, SALMONS, Joe & Wim VANDENBUSSCHE (éds.). *Language Contact: An international handbook*. Vol. 1, Berlin & Boston : Mouton de Gruyter, p. 682-694.
- GAL, Susan. 2011. « Polyglot nationalism: alternative perspectives on language in 19th century Hungary ». *Langage et Société* 136 / 2, p. 31-54.
- HORNER, Kristina, BRADLEY, Andrew F. 2019. « Language ideology ». In : DARQUENNES, Jeroen, SALMONS, Joe & Wim VANDENBUSSCHE (éds.). *Language Contact: An international handbook*. Vol. 1, Berlin & Boston : Mouton de Gruyter, p. 296-306.
- LE PAGE, Robert Brock. 1997 [1988]. « What is a language? ». In : TABOURET-KELLER Andrée (éd.). *Le nom des langues I. Les enjeux de la nomination des langues*, vol. 1, Louvain : Peeters, p. 21-34.
- LOI 482/1999, *Legge 482-99* « Norme in materia di tutela delle minoranze linguistiche storiche », en ligne : [<http://www.camera.it/parlam/leggi/99482l.htm>].
- MARTIN, Jean-Baptiste. 2018. « Graphie du francoprovençal ». *Nouvelles du Centre d'Études Francoprovençales René Willien* 76, [Saint-Nicolas], p. 125-132.
- SALLABANK, Julia, MARQUIS, Yan. 2018. « 'We Don't Say It Like That': Language Ownership (De)Legitimising the New Speaker ». In: SMITH-CHRISTMAS, Cassie, O MURCHADHA, Noel P., HORNSBY, Michael, MORIARTY, Máiréad (éds.), *New Speakers of Minority Languages Linguistic Ideologies and Practices*, London : Palgrave Macmillan, p. 67-90.
- MILROY, James, MILROY, Lesley. 1985. « Linguistic change, social network and speaker innovation », *Journal of Linguistics* 21, Cambridge : Cambridge University Press, p. 339-384.
- ROMAINE, Suzanne. 2019. « Multilingualism ». In : DARQUENNES, Jeroen, SALMONS, Joe & Wim VANDENBUSSCHE (éds.). *Language Contact: An international handbook*. Vol. 1, Berlin & Boston : Mouton de Gruyter, p. 257-269.
- SCHIEFFELIN, Bambi B., WOOLARD, Kathryn A., KROSKRITY, Paul V. (éds.). 1998. *Language ideologies. Practice and Theory*. Oxford studies in anthropological linguistics, New York & Oxford : Oxford University Press.
- SILVERSTEIN, Michael. 1979. « Language structure and linguistic ideology ». In : CLYNE, Paul R., HANKS, William F. & Carol L. HOFBAUER (éds.). *The elements: A parasesion on linguistic units and levels*, Chicago : Chicago Linguistic Society, p. 193-247.
- STICH, Dominique. 2003. *Dictionnaire francoprovençal/français, français/français coprovençal. Dictionnaire des mots de base du francoprovençal. Orthographe ORB supradialectale standardisée*, Thonon-les-Bains : Le Carré.
- TUAILLON, Gaston. 2007. *Le francoprovençal, tome premier. Définition et délimitation. Phénomènes remarquables*, [Vallée d'Aoste] : Musumeci éditeur.